

Dieu lui a réservé une dernière épreuve, c'est la plus terrible; mais notre confiance dans l'avenir glorieux de la Fille aînée de l'Eglise ne doit pas en être ébranlée, car, Rome, tombée avec elle, ne s'est pas encore relevée, et quelque sanglantes, quelque sacrilèges que puissent être les orgies des sectaires, le cri en France qui dominera toujours tous les autres sera le vieux cri de nos pères :

Vive le Christ, qui aime les Francs !

Lieutenant-colonel d'ALBIOUSSE.

Assaut de la maison Aiani, a Rome.

(25 Octobre 1867).

Dans la journée qui suivit le combat nocturne de Viterbe, (1) un fait important se passa à Rome même.

Le sectaire Aiani, fabricant de draps et de lainages, un des complices de Monti et de Tognetti, (2) habitait, rue Lungaretti, dans le Transtevere, une maison dans laquelle des quantités considérables d'armes et de bombes Orsini avaient été clandestinement introduites, et qui servaient de quartiers généraux aux révolutionnaires. Cette maison, renfermant de vastes ateliers et isolée des autres habitations, munit de huit sorties différentes, se prêtait admirablement à la défense comme aux réunions des sectaires. Le général Cucchi en avait intelligemment fait le choix, et l'on y trouva même tout un plan stratégique fort bien combiné, transformant en véritable citadelle, au moyen de barricades, le quartier circonvoisin, auquel la maison Aiani devait servir de réduit.

Là, se réunissaient chaque jour les débris échappés à la néfaste nuit du 22; là, se tramaient les projets les plus affreux, et se préparaient les entreprises les plus audacieuses, auxquelles servait d'encouragement le retard inexplicable des troupes françaises, toujours annoncées et toujours attendues.

Le 25 octobre 1867, devait avoir lieu un mouvement destiné à retenir dans Rome les troupes que le général Kanzler aurait pu envoyer au secours de Monte-Rotondo, assailli ce même jour par Garibaldi, et, le 27, lorsque le héros vainqueur paraîtrait en vue de Rome, un soulèvement général, devait lui en ouvrir les portes.

Le 25 donc, les principaux conjurés réunis chez Aiani devaient dîner ensemble, et donner ensuite le signal d'une nouvelle tentative de soulèvement. Déjà la table était dressée et le repas s'appropriait, lorsque la maison fut brusquement cernée par les troupes pontificales.

La police avait, depuis quelques jours, recueilli de vagues renseignements au sujet des préparatifs révolutionnaires, dont la maison Aiani était le centre d'action. On redouble de surveillance, mais le secret des conjurés était bien gardé, et l'on ne connaissait encore rien de bien positif, lorsque, le matin du 25, parvint au bureau central de la police un billet anonyme, tracé par une main inconnue, mais qu'une écriture toute particulière faisait reconnaître comme ayant déjà rendu divers services de ce genre. Les avis qu'il renfermait étaient si précis, qu'ils ne permettaient plus de douter de l'existence d'un dépôt d'armes considérable dans cette mystérieuse demeure.

Malheureusement ils ne donnaient point de renseignements sur le nombre d'hommes qui pouvaient s'y trouver et, on se borna à y envoyer en reconnaissance une patrouille de six gendarmes et de vingt zouaves du dépôt, commandée par le brigadier de gendarmerie Testa.

Ce petit détachement s'avança lentement par la rue Lungaretti, et il approchait de la maison Aiani, lorsqu'une sentinelle garibaldienne, un jeune Romain, nommé

Antoine Aquati, lui jeta une bombe Orsini, qui éclata en blessant le brigadier Testa et plusieurs zouaves du premier rang. Cette explosion eut lieu au moment où les conjurés se mettaient à table, et fut réellement le *Mané, Thécel, Pharès* de ce nouveau festin de Balthazar.

Après un moment de trouble et de confusion, les garibaldiens, profitant du répit que leur laissait forcément le petit nombre des assaillants, coururent aux armes, barricadèrent en un instant les portes, et, des fenêtres et du toit ouvrirent le feu sur les troupes. Quelques-uns cependant profitèrent de la bagarre pour disparaître, et l'on prétend que Cucchi était du nombre.

Au moment où le feu commença, Aiani se trouvait chez un voisin, le père du jeune Aquati; il en sortit en courant pour rentrer chez lui, se trouva en face du brigadier blessé et déchargea sur lui, sans l'atteindre, un coup de son révolver. Avant qu'il put redoubler, Testa le saisit, le terrassa et le fit prisonnier.

Pendant la fusillade et les bombes des garibaldiens ne permettaient pas aux pontificaux de s'approcher davantage, et ils durent se borner à échanger quelques coups de feu, en s'abritant dans les angles des rues, des maisons et des portes, jusqu'à l'arrivée du capitaine Vinay avec 40 zouaves du dépôt de Saint Calliste.

Cet officier, aussi intelligent que brave, commença par investir la place, afin de couper toute retraite à l'ennemi. Sa troupe eût été insuffisante à cet effet si le capitaine de Saisy n'était arrivé quelques instants après lui, avec sa compagnie casernée aux Zacoletti. Grâce à ce renfort opportun, toutes les issues furent fermées et les deux capitaines concertèrent l'attaque. Ils firent d'abord occuper toutes les maisons voisines, d'où les zouaves dirigèrent sur les fenêtres de la maison Aiani un feu si nourri, que les garibaldiens durent se retirer sur les toits en terrasse.

De là, ils hissèrent un drapeau blanc; les zouaves cessèrent le feu, et ils s'avançaient pour parlementer lorsque partirent plusieurs coups de fusils, dont l'un atteignit mortellement le brave sergent des zouaves, Ruis de Torralba, espagnol. Cet acte d'odieuse perfidie exaspère les zouaves, qui se ruent sur l'une des portes, l'enfoncent à coups de crosse et se précipitent dans la maison la baïonnette basse. Par une coïncidence curieuse, parmi eux on voit au premier rang des représentants de la plupart des peuples catholiques de l'Europe. En tête se trouvent deux Français le sergent Jean Arnaud et le caporal comte de Bourbon Chalus; puis le brigadier italien Testa, le fourrier hollandais Corneille Rutten, l'espagnol Toisma, et les Belges Deren et Verhœven. Derrière ces braves, dont les rapports mentionnent spécialement les noms, se précipitent une vingtaine d'autres zouaves.

La maison est vide jusqu'au deuxième étage, mais là commence une lutte terrible et sanglante. En un instant toutes les portes barricadées volent en éclat, la mêlée s'engage et huit garibaldiens qui occupaient l'étage sont tués ou mis hors de combat. De là on s'élance au troisième, où deux garibaldiens se défendent avec l'énergie du désespoir et tombent sous les baïonnettes des zouaves. Reste la terrasse où s'étaient réfugiés la plupart des ennemis; les soldats y montent en courant pour y achever leur œuvre.

Mais la terrasse est vide; les garibaldiens se sont échappés en traversant un atelier occupés par des lisseuses, jeunes filles pour la plupart, et, réfugiés dans un bâtiment au fond de la cour, ils rouvent le feu sur les pontificaux. Les zouaves traversent à leur tour l'atelier, où les jeunes filles épouvantées se jettent à genoux en implorant leur merci. Le capitaine de Saisy les rassure et les fait conduire à l'abri du danger.

Acculés dans leur dernier réduit, les garibaldiens refusent encore de se rendre et s'obstinent dans une résistance désespérée. Le combat recommence acharné, furieux

(1) Voir le *Bulletin* Vol. IX (1882) page 51.

(2) Deux scélérats qui avec Perletti et Piotti firent sauter la caserne de Serri-tori. Ils périrent sur l'échafaud.